

Introduction

Oleg Bernaz, Fabio Bruschi, Délia Popa, Gábor Tverdota
Université catholique de Louvain

S'inscrivant dans le cadre de la problématique théorique générale d'une possible articulation entre la psychologie comprise en tant que science de l'individu et la sociologie comprise en tant que science de la collectivité, le rapport entre la psychologie des profondeurs et les théories critiques de la société est un indicateur de premier ordre des dilemmes qu'ont pu traverser ceux parmi les intellectuels du siècle passé qui ont conçu leur activité en tant qu'intervention au sein de la société et de l'histoire. Les diverses tentatives d'appréhender la relation entre psychanalyse et critique sociale ne valent cependant pas uniquement comme symptômes des conceptions et des convictions tant conscientes qu'inconscientes du rôle social et historial des intellectuels, mais également comme autant de remémorations des façons dont des générations entières d'acteurs historiques ont vécu et tenté de comprendre les événements marquants du siècle passé. Notre dossier thématique questionne quelques épisodes de cette histoire, à partir d'un point de vue spécifique, qui est celui de l'apport d'un modèle de l'intervention intellectuelle pour la critique sociale tel qu'on peut le construire *en clé psychanalytique*. D'un côté, un tel questionnement promet une prise de conscience des précédents historiques des essais contemporains d'articuler ces deux champs pratiques et, d'un autre côté, il rend possible la réactualisation du potentiel critique de tentatives oubliées, refoulées ou condamnées en raison de la fonction qu'elles ont eue dans des conjonctures différentes de la nôtre. Il en ressort que l'esprit de cette recherche n'est pas purement historique : notre intérêt pour l'héritage du passé est guidé par l'intuition

d'une actualité profonde des enjeux qui ont été soulevés dans le sillage du questionnement séculaire sur le rapport entre les diverses formes de la critique sociale et la science de l'inconscient, actualité dont témoigne le nombre croissant de publications consacrées à divers aspects de cette problématique¹.

Le projet de revisiter les scènes emblématiques de l'histoire des croisements entre psychologie des profondeurs et critique sociale à partir de l'idée d'un modèle psychanalytique de l'intervention intellectuelle nous a été inspiré par la remarque qui clôture le seul dialogue « platonicien » que Sigmund Freud ait jeté sur papier, intitulé « La question de l'analyse profane – Entretien avec un homme impartial », datant de 1926. Dans ce passage, nous entendons Freud dire à son interlocuteur :

– Notre civilisation exerce une pression presque intolérable sur nous, elle demande un correctif. Est-il insensé d'attendre de la psychanalyse qu'elle soit appelée, malgré toutes les difficultés qu'elle présente, à offrir un jour aux hommes un semblable correctif ? Peut-être un Américain aura-t-il un jour l'idée d'employer une partie de ses milliards à faire l'éducation analytique de ses « *social workers* » et d'en constituer une armée pour la lutte contre les névroses, filles de notre civilisation !

– Ah ! ah ! – répond son interlocuteur – une nouvelle sorte d'Armée du Salut !

– Pourquoi pas ? – ainsi Freud – Notre imagination ne peut donc jamais travailler que d'après des modèles.

Outre une allusion aux thèmes sensibles des années 30 et 60 du siècle passé de la possible application de l'analyse sous la forme du « *social engineering* » d'une part et de la répression civilisationnelle des pulsions naturelles de l'homme contemporain de l'autre, ce passage contient également les deux interrogations implicites qui nous ont guidé dans la présente recherche.

1) La première nous semble être la plus évidente : elle s'enquiert de la *productivité des concepts psychanalytiques dans le champ de la critique sociale*, notamment au niveau des *objets* et des *méthodes* de cette dernière. La question qui se pose ici est de savoir s'il est possible de résoudre des problèmes théoriques qui se posent à la critique sociale en y investissant une

conceptualité de type psychanalytique. Pour traduire cela en termes freudiens, il s'agit de voir si l'on peut proposer grâce à cette démarche des modèles théoriques permettant de contribuer à contrecarrer l'emprise des névroses et psychoses envisagées dans leur dimension collective-civilisationnelle et, plus généralement, des phénomènes sociaux jugés « pathologiques ».

2) La deuxième interrogation est complémentaire de la première, mais va dans un sens inverse. Ce qu'elle cherche, c'est d'éclairer, à la lumière de la psychanalyse, non pas l'objet et la méthode de la critique sociale, mais le *statut* mêmes de cette dernière. Ce qui est visé ici est moins l'élaboration de modèles théoriques pour la résolution de certains problèmes sociaux que *la compréhension de son propre statut, rôle et fonction par le critique de la société*. La question qui se pose ici sera donc de savoir si et dans quelle mesure le modèle psychanalytique de l'intervenant permet d'éclairer la situation propre du critique de la société, pour ainsi améliorer l'efficacité de son action.

À côté de ces deux axes, cette recherche tente également d'observer un précepte plus général d'ordre méthodologique. Il a été établi depuis longtemps (Decker 1977) que la découverte de l'inconscient par Freud ne s'est pas déroulée dans un état de « *splendid isolation* », mais que son surgissement eut lieu en interaction étroite avec le milieu scientifique, culturel, social et politique – observation que toute recherche sur l'articulation de la psychanalyse et de la critique sociale doit prendre en compte. Parmi ces interactions, ce sont les parallélismes entre les pensées de Marx et Freud qui retiennent particulièrement notre intérêt. Il est notoire que cette affinité entre les deux pensées avait été signalée par Freud lui-même, dans son célèbre texte sur la vision du monde, où il rend hommage à « l'ingénieuse démonstration » par Marx de « l'influence coercitive qu'exerce la situation économique sur l'activité intellectuelle, morale et artistique des hommes. Une série de rapports et d'enchaînements, jusqu'alors presque ignorés, fut ainsi découvert » (Freud 1936, 236). Si Freud a ainsi reconnu à Marx la découverte d'une certaine forme d'inconscient social, il n'en considérerait pas moins que la puissance qui déterminait en dernière instance le sort des sociétés humaines était d'ordre psychique et non pas économique : « La sociologie qui étudie le

comportement de l'homme au sein de la société ne saurait être autre chose que de la psychologie appliquée » (Freud 1936, 237). À l'antipode de l'approche freudienne reléguant le matérialisme historique au rang d'« *ancilla psychologiae* », des auteurs marxistes comme Sándor Varjas ont soutenu que

le problème historique n'est pas que cinquante ans après la grande découverte de Marx, quelques médecins talentueux ont pris pour point de départ les mêmes vérités, mais de savoir pourquoi l'application de cette découverte dans le domaine de la psychologie s'est faite attendre durant cinquante années. (...) Ces chercheurs (...) ne savent peut-être même pas que leur idée directrice est l'idée du marxisme (Varjas 1971, 333, notre traduction).

Ces deux voies antagoniques, mutuellement réductionnistes, qui naissent dès les années 20 sur le fond de la découverte de l'analogie aussi saisissante que dérangement entre les démarches freudienne et marxienne ouvrent déjà sur les questions autour desquelles se cristallisera le courant qui recevra plus tard le nom de *freudo-marxisme*. Né dans le contexte politique de la montée des fascismes européens, de la consolidation de la situation de l'Union Soviétique et de la glaciation stalinienne, le freudo-marxisme – sous ses diverses formes s'incarnant dans les œuvres d'auteurs comme O. Gross, S. Bernfeld, H. De Man, W. Reich, E. Fromm, Th. Adorno, H. Marcuse, etc. –, se proposait d'une part de retrouver, grâce à la psychanalyse, le « chaînon manquant » entre la base économique et la superstructure idéologique qui permettrait d'expliquer pourquoi l'idéologie dans la « tête » des hommes ne reflétait pas l'état objectif de la sphère socio-économique et d'autre part d'expliquer l'adhésion des masses populaires à des idéologies – dont le fascisme – qui étaient incompatibles avec l'idée marxiste de la conscience de classe prolétarienne. Outre cette motivation d'emblée pratique des travaux des auteurs dits « freudo-marxistes », il faut souligner la profonde surdétermination politique du débat portant sur la « conciliabilité » de Marx et Freud, d'abord dans le contexte des luttes idéologiques et politiques en Union Soviétique à la fin des années 20 et ensuite dans le contexte des événements de 1968. Ces considérations laissent voir qu'il n'est pas possible de clarifier les rapports entre critique sociale et psychanalyse sur un plan abstraitement théorique et conceptuel, sans tenir compte de leur

surdétermination par l'évolution du contexte socio-politique auquel ils restent toujours étroitement liés.

Ce précepte méthodologique ne doit cependant pas empêcher d'apercevoir l'existence de *constantes* qui permettent de remonter la trame de l'évolution de cette problématique. L'on peut reconnaître la persistance d'une question en particulier, qui revient, sous des formes variables, dans toutes les conjonctures où le problème de l'articulation du social et du psychique s'est sérieusement posée. Cette question a été soulevée par exemple sous les formes suivantes : comment se fait-il que la classe prolétarienne peine tant à devenir ce sujet politique révolutionnaire qu'elle semblait devoir être comme par prédestination ? D'où vient l'effrayante inclination de l'homme occidental, autonome, individualisé, « civilisé », à la régression collective à un niveau d'élaboration primitif des conduites humaines ? D'où procède l'étonnante facilité du système capitaliste à faire de la puissance du négatif un instrument de sa reproduction à travers le retournement de cette puissance contre les forces qui s'opposent pourtant à sa domination globale ? Ces diverses interrogations issues du freudo-marxisme pointent au fond vers une unique grande question qui nous a été laissée en héritage et qui pourrait être formulée de la manière suivante : quelles sont les facteurs psychologiques, anthropologiques, sociologiques et politiques responsables du blocage des processus de subjectivation, tant individuels que collectifs ?

Le concept de subjectivation joue à nos yeux un rôle clé dans la mise en rapport de la psychanalyse et de la critique sociale. La blessure que Freud a infligée à une conscience s'illusionnant de pouvoir accéder à soi dans la transparence de son auto-réflexion, l'ouvrant vers une dimension qui lui reste inconsciente, a pour conséquence non seulement la mise en question de la conscience comme fondement du sujet mais, en même temps, la nécessaire prise en compte de la temporalisation de notre subjectivité. C'est pourquoi, comme l'avait remarqué Paul Ricœur (Ricœur 1965, 445), Freud définit le statut de la conscience en termes de « devenir-conscient » (*Bewusstwerden*), tout en inscrivant ce processus dans le champ des forces de l'inconscient. Cette double opération fondatrice du discours de la psychanalyse nous donne un premier aperçu du problème de la

subjectivation : celui-ci caractérise un mouvement de forces inconscientes hétérogènes qui, dans leur agencement à partir d'événements historiques concrets, produisent progressivement ce qu'on peut appeler le « sujet ». L'idée de « subjectivation » se réfère donc avant tout au fait que le sujet n'est pas le fondement de toute expérience vécue mais, au contraire, le point d'arrivée d'un mouvement à analyser dans son historicité spécifique.

Le concept de subjectivation peut être articulé davantage en y introduisant une distinction entre deux éléments qui constituent le devenir du sujet. Le premier élément est de nature individuelle, mais n'est pas encore « subjectivé » : telle, par exemple, l'énergie libidinale qui investit des objets et des images. Le deuxième élément représente en quelque sorte le vis-à-vis du premier : tels, par exemple, des objets de désir ou, de manière plus générale, le monde des objets ou des dispositifs qui assignent les places que les individus se trouvent à assumer en y investissant une certaine quantité d'énergie libidinale. Sans doute ces deux éléments doivent-ils être pensés ensemble, les formes originelles de leur articulation se cristallisant en autant de subjectivités spécifiques.

Nombre de commentateurs se sont appuyés sur cette dynamique pour relever comment l'émergence du sujet s'accompagne toujours d'une forme de soumission : l'assujettissement se produit dans la positivité du mouvement même du devenir sujet. Pour ne citer que quelques concepts souvent invoqués pour penser ce processus contradictoire, l'interpellation (Althusser), la disciplinarisation (Foucault) ou encore la modulation par un dispositif quelconque (Agamben) s'appuient toujours sur des investissements libidinaux d'un objet ou d'une place sociales qui figent le sujet dans une figure spécifique. C'est donc suite à ce processus que surgissent les principales formes de blocage de la subjectivation, à la fois à un niveau individuel et collectif, mais c'est également en lui que puisent les différentes possibilités de la résistance aux puissances aliénantes, ainsi que la ressaisie de soi – possibilités que les contributeurs à ce dossier se proposent de répertorier et de soumettre à des analyses critiques.

Dix articles ont été réunis dans ce dossier afin de répondre aux défis de cette problématique complexe. L'article de Marc

Maesschalck aborde les blocages qu'une intervention intellectuelle risque de rencontrer en se penchant sur le renouveau de la recherche d'orientation marxiste à la lumière de limites des théories délibérativistes et pragmatistes de l'action qui l'ont précédé. En particulier, un retour sur certaines intuitions d'Althusser s'avère nécessaire afin d'éviter que les impasses produites par la supposition d'une capacité spontanée des acteurs à s'engager dans des actions collectives efficaces et par la supposition d'une capacité spontanée des intellectuels d'intervenir sur ces actions par leur réflexion théorique sur l'histoire, soient transposées dans le cadre rénové de la théorie marxiste. L'apport de la psychanalyse se révèle ici crucial, dans la mesure où il permet de cerner le niveau de la pulsionnalité inconsciente qui produit ces impasses et à partir duquel elles peuvent être déjouées de manière à construire une nouvelle forme de relationnalité qui ne se fonde plus sur un rapport en miroir entre masses et intellectuels.

À travers la confrontation des conceptions hegelienne et freudienne de la subjectivité clivée, Louis Carré met en perspective la théorie critique à partir de la démarche psychanalytique en comparant notamment la position du « destinataire » des deux démarches, leur rapport à la suggestion, à la communication, au travail d'anamnèse, ainsi qu'au problème des relations entre théorie, pratique et autoréflexivité. En guise de conclusion, l'auteur suggère de réfléchir sur le possible dépassement dialectique de la tension qui existe entre les deux voies devant lesquelles la théorie critique semble se trouver aujourd'hui du point de vue de son rapport à ses destinataires. Ces deux voies s'articulent en réalité autour de l'attitude face à la psychanalyse : soit un retour à une posture critique asymétrique plus proche du type du rapport transférentiel privilégié par la première génération de l'École de Francfort, soit le prolongement des travaux de la deuxième et troisième génération vers l'élaboration d'une pragmatique des compétences critiques des sujets de la critique.

L'article de Giovanni Zanotti entreprend de clarifier le rapport complexe qui se met en place entre la sphère de la psyché et la sphère du social dans la pensée d'Adorno, qui veut que l'objet – qui porte en lui-même une profonde contradiction –

détermine jusqu'au bout la méthode de la recherche. À travers une analyse du « chosisme » durkheimien et de la sociologie compréhensive weberienne, l'auteur met en lumière les impasses dans lesquelles s'enlisent respectivement l'objectivisme et le rationalisme sociologisants. Inversement, les réflexions adorniennes sur le fascisme montrent les écueils où peuvent mener les prolongements trop hâtifs de la psychologie freudienne des foules, notamment en exagérant la portée du psychique dans l'explication des phénomènes de masses, au lieu de montrer comment les contenus de l'inconscient des « mystificateurs » et des « mystifiés » sont manipulés de manière rationnelle au sein de l'objectivité sociale.

Abordant le modèle psychanalytique de l'intervention intellectuelle à la lumière de la sociologie de la connaissance de Karl Mannheim, Gábor Tverdota explore un épisode peu connu des tentatives d'articulation de la critique sociale à la psychanalyse. Prenant pour objet de son analyse l'œuvre-maîtresse de Mannheim, *Idéologie et utopie*, l'auteur essaye d'en dégager les fondements d'une « socio-pathologie » grâce à la mise en perspective de la doctrine de l'idéologie et de l'utopie – en tant que formes spécifiquement modernes de la fausse conscience – à partir de la catégorie d'illusion développée par Sigmund Freud. L'article envisage la position de l'intellectuel librement attaché en tant que « socio-pathologue » par analogie avec la situation du Moi dans la seconde topique freudienne, en ce que cette position est définie par son rapport insigne à la « réalité » ainsi qu'aux exigences pulsionnelles contradictoires du ça et du surmoi.

L'article de Délia Popa explore les conditions de la subjectivation à partir des blocages induits par la négativité mélancolique, qui fait jouer une certaine structure d'anticipation contre le devenir historique au sein duquel le sujet se connaît et s'éprouve. Une nouvelle approche de l'empathie comprise comme « intentionnalité indirecte » qui s'appuie sur les fantasmes inconscients est proposée comme remède, en prenant pour modèle un travail analytique qui examine les différentes dimensions de la perte au sein de la vie psychique. Il apparaît ainsi que si le mélancolique fait jouer la perte contre la rencontre et le renouvellement, c'est parce qu'il

y voit une stratégie de survie qui cherche à dominer la possibilité même du traumatisme.

Amaury Delvaux propose un rapprochement entre la conception de la subjectivité proposée par Giorgio Agamben et celle formulée par Jacques Lacan. À partir d'une analyse de l'influence que la linguistique structurale a exercée sur ces deux penseurs, cet article montre comment ils en arrivent à concevoir le processus de subjectivation en tant qu'il s'accompagne paradoxalement d'une déssubjectivation, dans la mesure où le processus en question se réalise par une insertion dans le langage qui fait exister le sujet tout en le forçant à disparaître. L'auteur souligne la manière dont un tel processus se rattache à la structure d'exception telle qu'Agamben la théorise et comment il est possible de trouver des principes permettant de penser un dépassement de cette structure en se penchant sur la conception lacanienne de la cure analytique et sur la théorie agambenienne de la puissance.

Thomas Bolmain propose une analyse critique de la portée pratique des études foucaaldiennes en les confrontant à la psychanalyse lacanienne. La condition de la subjectivité désirante est ainsi examinée à l'aune de sa finitude, telle qu'elle se dégage en rapport avec une altérité qui est tant sociale qu'historique. Le socle foucaaldien et lacanien de la critique sociale est examiné de manière critique afin de dégager la voie d'une anthropologie critique porteuse d'un message d'émancipation fondé dans le potentiel qui se dégage des actions collectives et des nouvelles formes de communauté sociale. L'article d'Oleg Bernaz se concentre en revanche sur la conception de l'intervention intellectuelle que l'on peut tirer des écrits de Michel Foucault du milieu des années 1970 si on les confronte, tout particulièrement, aux théories et aux pratiques marxistes et psychanalytiques. À travers une analyse de la manière dont le pouvoir agit sur l'articulation d'une causalité psychique et d'une causalité sociale, l'auteur s'efforce de penser, à la lumière de la figure foucaaldienne de l'intellectuel spécifique, la façon dont l'intervention intellectuelle peut favoriser les processus de résistance à l'œuvre dans le social.

Les deux articles qui clôturent ce volume sont consacrés aux rapports entre la pensée de Louis Althusser et la

psychanalyse. L'article de Jean Matthys aborde la question par le biais du rapport entre les gestes théorico-pratiques du philosophe matérialiste et de l'analyste à partir de l'affirmation althussérienne de l'éternité commune à l'idéologie et à l'inconscient. L'auteur élucide ainsi la manière dont Althusser théorise une intervention intellectuelle qui ne vise pas à s'extraire des mécanismes idéologiques et inconscients pour les surplomber, mais qui participe aux processus par lesquels ils se constituent, se reproduisent et se transforment. L'étude s'achève sur un questionnement concernant le type de rapport (social et analytique) sur lequel ces interventions peuvent s'appuyer afin d'infléchir le fonctionnement de l'idéologie et de l'inconscient en favorisant des subjectivations émancipatrices. L'article de Fabio Bruschi se concentre pour sa part sur l'analyse althussérienne des rapports entre les objets d'étude du marxisme et la psychanalyse, à savoir l'idéologie et l'inconscient. En se penchant sur ses écrits des années 60, cet article montre comment Althusser s'inscrit dans le sillage ouvert par le freudo-marxisme, en côtoyant certaines de ses impasses tout en préparant une voie pour les dépasser. Se trouvent ainsi posés, dans un dialogue serré avec Lacan, les principes d'une nouvelle conception de l'inconscient et de son articulation à l'« idéologie ».

Ce dossier thématique est issu des travaux du séminaire consacré aux rapports entre psychanalyse et critique sociale qui s'est tenu à l'Institut Supérieur de Philosophie de l'Université catholique de Louvain pendant la deuxième partie de l'année universitaire 2012-2013. Les organisateurs de ce séminaire – qui sont également les éditeurs de ce dossier – tiennent à remercier tous les participants, étudiants, doctorants et jeunes chercheurs, pour leurs contributions à cette recherche collective qui voit ici concrétisés ses premiers fruits. Ce dossier leur est dédié. Nous tenons à remercier tout particulièrement Andrea Cavazzini pour sa présence vivifiante et pour l'aide amicale fournie dans la préparation de ce dossier, ainsi que le professeur Marc Maeschalck dont les recherches récentes dans le champ de la critique sociale ont directement inspiré notre problématique.

NOTES

¹ Parmi les publications récentes, voir par exemple Žižek 2007, Butler 2002, Haber 2012 et 2013, Laclau 2008.

RÉFÉRENCES

Decker, Hannah S. 1977. *Freud in Germany: Revolution and Reaction in Science*. New York: International University Press.

Butler, Judith. 2002. *La vie psychique du pouvoir*. Paris : Léo Scheer.

Freud, Sigmund. 1936. *Ma vie et ma psychanalyse* (1926). Trad. fr. par Marie Bonaparte. Paris : Gallimard.

Freud, Sigmund. 1950. *Nouvelles conférences sur la psychanalyse* (1932). Trad. fr. par Anne Berman, Paris : Gallimard.

Haber, Stéphane. 2012. *Freud sociologue*. Paris : Le bord de l'eau.

Haber, Stéphane. 2013. *Freud et la théorie sociale*. Paris : La Dispute.

Laclau, Ernesto. 2008. *La raison populiste*. Trad. fr. par J.-P. Ricard, Paris : Seuil.

Ricœur, Paul. 1965. *De l'interprétation. Essai sur Freud*. Paris : Seuil.

Varjas, Sándor. 1971. « A filozófia története és a történelem marxista filozófiája ». Dans *Válogatott filozófiai tanulmányok*, par Sándor Varjas. Budapest : Akadémiai Kiadó.

Žižek, Slavoj. 2007. *Le sujet qui fâche. Le centre absent de l'ontologie politique*. Trad. fr. par Stathis Kouvélakis, Paris : Flammarion.